

Les éoliennes enlaidissent jusqu'au ciel, indispensable à la respiration des hommes

«Je commence par le ciel», disait Alfred Sisley à propos de la composition de ses tableaux. Rodin aurait pu le dire aussi, qui avait installé le plâtre de ses Bourgeois de Calais à cinq mètres de hauteur, sur une plateforme élevée dans le parc de sa propriété de Meudon. Il voulait montrer que les formes humaines modelées par ses mains n'exprimaient bien leur puissante harmonie, la chorégraphie de leurs silhouettes que sur le fond mouvant de l'azur et des nuages. Dans *Le Dernier des Mohicans*, en éreintant *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir, prix Goncourt 1954, Bernard Frank appelait les romanciers à faire un usage mesuré du ciel: «*Je ne connais rien de plus beau qu'un ciel bien placé*», et de donner en exemple «*l'admirable ciel de Guerre et paix (...). Le prince André, gravement blessé à la bataille d'Austerlitz, est couché dans un champ. Il croit qu'il va mourir et regarde le ciel. Toute l'histoire, telle la fumée des canons de ce temps-là, s'évapore, non seulement l'histoire du monde - qui de Napoléon ou d'Alexandre l'emportera? - mais celle du prince André: ses ambitions, ses déceptions, ses amours, ses fureurs. Comme tout cela est vain! Le ciel, dans un roman, est un court-circuit, l'introduction du doute.*»

Ils ne doutent pas, ceux qui dans les campagnes plantent ces colosses griffus qui brassent l'horizon. Il y a l'«urgence climatique», le «risque nucléaire», l'«indépendance énergétique» (si on se prive de l'énergie nucléaire), et puis, après tout, c'est le ciel des autres.

Les conseils municipaux sont les théâtres d'après discussions justement sur ce point ; on y parle de paysages et d'argent. Très souvent, les défenseurs de l'horizon l'emportent sur ceux qui disent qu'avec la rente des éoliennes la commune pourra couler des trottoirs où presque personne ne marchera, des lampadaires dernier cri pour éclairer la nuit, et qu'on pourra même, en plus, baisser les impôts. Le ciel paiera le ramassage des ordures ménagères et le traitement des eaux usées.

Qu'il se trouvât tant de citadins, tant de villageois, tant de conseillers municipaux, tant de maires pour repousser les offres alléchantes des industriels de l'éolien révèle un attachement à la beauté du monde que l'on ne croyait plus si partagé.

Depuis une cinquantaine d'années, ils avaient pourtant vu sans vraiment réagir les centres commerciaux s'étendre sans fin autour de leurs villes et en vider la substance, les lotissements déformer leurs villages et répandre dans les régions la banalité d'architectures et de matériaux anonymes, les antennes de toutes sortes humilier leurs clochers et leurs monuments. C'était le progrès.

Entrepreneurs, élus locaux, idéologues ont ainsi pensé au début, il y a une vingtaine d'années, que l'industrie éolienne, accompagnée d'un vocabulaire «cool» soigneusement étudié - des fermes, des parcs, des moulins, une énergie propre -, se répandrait dans l'assentiment général, voire l'allégresse. Cela a tout de suite coincé, dès que l'on a vu les premiers aérogénérateurs s'élever. Tout ce qui autrefois paraissait alentour désagréable au regard - châteaux d'eau, pylônes, lignes à haute tension, hangars - semblait désormais négligeable. Une blessure plus violente, triste bénéfique, faisait oublier les autres. Autour des gigantesques mâts, la campagne était réduite aux proportions d'une maquette ferroviaire, une parodie du pays dont nous devenions, hommes, femmes, enfants, chevaux et vaches,

animaux familiers, animaux sauvages, les dérisoires figurines. Ces hauteurs d'acier déclassaient d'un coup des proportions familières aux hommes depuis toujours. Forêts, collines, châteaux, églises, granges, maisons, tout était toisé, tassé, diminué, rabaissé.

La loi proclame le caractère inaliénable des rivages maritimes. Les rivages du ciel ne sont pas moins indispensables à la respiration des hommes.

Songez à tout ce que nous y logeons: rêve, fantaisie, deuil, espérance, «le cher visage de mon passé», chantait Charles Trenet... Mais c'est l'âme du monde, c'est notre âme! Quels dommages invisibles nous causent ces horizons lacérés, déchirés?

À Domremy, un regard vers le ciel fait de nous des contemporains de Jeanne d'Arc, du général de Gaulle à Colombey, des Parisiens de la Libération du côté de Notre-Dame, de nos plus lointains ancêtres à Lascaux. Le ciel, qui toujours change et demeure, lie indéfiniment les générations et les âges qui passent sur la terre et en modifient l'aspect.

Je ne vais plus sur le plateau du Barrois, entre Bar-le-Duc et Verdun, copieusement hérissé de ces machines, sauf pour le traverser en voiture, vite et toujours blessé. Là est le champ de bataille de la Vaux-Marie, le début de *Ceux de 14*, où Maurice Genevoix et les survivants venaient se recueillir. Quant aux agriculteurs qui touchent tranquillement les dividendes de leurs terres accueillantes au béton et à l'acier, croyez-vous qu'ils soient de ceux qui pratiquent une agriculture biologique, respectueuse du sol? Et dire que d'autres sont à venir... Dans quelle partie de notre ciel vont-elles être enfoncées?

On nous dit que c'est une question d'habitude, d'éducation du regard, et, puisqu'on ne s'y fait décidément pas, on nous demande d'admirer la prouesse technologique. Dans l'air, je préfère les prouesses des oiseaux, le vol immobile de la buse, la montée en flèche de l'alouette, le fantastique vaisseau des grues en route vers le Sud. Je préfère la ligne sombre de la forêt d'Argonne en lisière du ciel, le clocher qui pointe à peine, délicat, dans un pli du relief, l'arbre solitaire en haut du champ, sur le bord du monde. Et comme l'Étranger de Baudelaire, un autre Charles: «*J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages.*»

MICHEL BERNARD

Fort de sa connaissance des lieux et des paysages où les Français se sont battus pendant la Première Guerre mondiale, l'écrivain a notamment publié «La Tranchée de Calonne» (La Table Ronde, 2007, prix Erckmann-Chatrion), «Pour Genevoix» (La Table Ronde, 2011), «La Grande Guerre vue du ciel» (Perrin, 2014) et «Visages de Verdun» (Perrin, 2016). Dernier ouvrage paru : «Le Bon Sens» (La Table Rond, 2020, prix Alexandre-Vialatte, qui raconte le combat de quelques hommes, au milieu du Xve siècle, pour obtenir la réhabilitation de Jeanne d'Arc.